

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre XXIV

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE XXIV.

Un ciel d'azur. — Ascension du Feldberg. — Les amours d'un ruisseau et d'une rivière. — Premiers nuages. — La hutte de Todtnau. — Le brouillard ! — Panorama de la Forêt-Noire. — Le Feldberg ; sa tour. — Le Seebuck et son lac. — L'auberge. — Les chasses d'aujourd'hui et les chasses d'autrefois. — Des truites dans les nuages. — Un épouvantable sentier. — Renseignements de paysans. — Perdus dans la montagne. — Sont-ce des voleurs ? — Comme quoi trop de poteaux indicateurs font plus de mal que de bien. — Descente téméraire. — L'auberge de l'Etoile. — Où le cœur l'emporte sur la curiosité. — L'Hoellensteig. — L'auberge du Titisee.

Dieu soit loué ! Jamais je ne vis ciel aussi beau. Pas un nuage n'en tache la nappe d'azur. Son éclat est même trop vif, car il éblouit. Nous contemplerons enfin les Alpes, les pics bavarois, les cimes tyroliennes, et que sais-je encore !

Nous partons pleins d'ardeur et remontons joyeusement l'étroit vallon du Brandenberg, où la Wiese gambade au milieu des blocs qui encombrant son lit, avec l'insouciance et la légèreté d'une jeune nymphe de son âge. Elle est heureuse et gaie, mais son bonheur ne peut égaler celui dont nos cœurs débordent. Milady, rayonnante, est plus agile qu'une biche ; milord oublie son embonpoint ; pour moi, la pureté du firmament, la fraîcheur de l'air, la magnificence du tableau me captivent et m'entraînent ; je ne me sens point aller : je vole plutôt que je ne marche.

Au hameau de Fahl, un sentier se détache de notre route et s'élève gaillardement jusqu'à la lisière du bois qui tapisse les flancs du vert Brandenberg. Mollement couchés dans un lit de feuilles mortes, nous assistons au mariage d'un torrent écumeux et d'une laiteuse rivière. Le torrent, le fleuve chéri d'Hébel, accourt des hauteurs du Feldbergerhof ; quant à la rivière, la Rohrwiese, elle descend en rougissant des montagnes qui l'ont vue naître et unit timidement ses flots à ceux de son fiancé bien-aimé ; puis, les jeunes époux, tendrement enlacés, folâtrant dans les prés comme de joyeux amants que Vénus affole.

Jaloux du bonheur de leurs amours, nous les quittons pour marcher à l'ombre d'une épaisse et superbe forêt. Notre sentier nous conduit en quelques pas sur les bords du torrent aux noces duquel nous assistâmes à l'instant. Le cœur en feu, pressé de rejoindre sa charmante « promise », il hâte sa course, saute, bondit et dégringole en bruyantes cascates plus blanches que la neige. Si, de l'œil, nous suivons ses bonds désordonnés à travers la noire fourrure des hêtres et des pins se déployant au-dessus de lui, il nous apparaît comme une avalanche de perles entraînées dans la crevasse de la montagne et sautant de roc en roc en larmes éblouissantes.

Le torrent dépassé, le sentier s'en va rejoindre une route de chars, se fauflant à travers bois avec la prudence d'un serpent gigantesque, qui craindrait de se fatiguer à gravir les parois trop escarpées de la colline ou de se blesser aux dents aiguës des rochers. Elle fuit les pentes abruptes, contourne les ravins, remonte tranquillement les versants aplanis de la montagne. Ce n'est point une ascension, c'est tout au plus une promenade, pour ne point dire une douce flânerie. Si la nature eût posé le Mont-Blanc dans la Forêt-Noire, on y monterait, sinon en voiture, au moins à âne.

Chemin faisant, je lève les yeux et découvre le ciel à travers des guirlandes de verdure ; de blancs flocons y flottent à la dérive comme des houppes de ouate argentée bercées par la brise. Bientôt leurs troupes débantées se grossissent et se rassemblent : on dirait autant de soldats vaporeux accourus de leur demeure éthérée aux ordres d'un chef que nous ne pouvons apercevoir. Tous trois nous pressons l'allure. Mais les nues avancent plus vite que nous : à chaque pas que je fais, un nouveau combattant apparaît et va rejoindre en hâte ses frères, déjà réunis en rangs serrés. Leurs épais bataillons ne forment plus qu'une armée compacte, où l'œil ne saurait découvrir le moindre jour. Au-dessus de nos têtes, entre les feuilles de la forêt, des retardataires passent avec précipitation, l'air triste, la mine sombre ; Phébus a cessé d'éclairer leur brillant uniforme, il n'y a qu'un instant pur comme le lis.

Le bois s'évanouit tout à coup et la hutte de Todtnau se dresse au milieu de maigres pâturages. Le ciel est presque entièrement voilé !

— Courage! s'écrie milady.

Et nous escaladons au pas de course les dernières pentes de la montagne. Les Alpes, ce nom magique, ont déclupé nos forces! Elles étaient en quelque sorte le but

principal de toutes nos ascensions ; à peine avons-nous posé le pied sur le premier contrefort d'une colline qu'une voix secrète nous disait intérieurement : « Vous souvenez-vous de l'Helvétie, de ses vierges au blanc manteau, aux aiguilles de glace, de ses crêtes neigeuses, de ses piédestaux verdoyants, de ses vallons mystérieux, de ses gorges humides ? » A ces paroles, nos poitrines haletantes battaient à l'unisson : nous grimpons le sentier avec courage, et, quand nous arrivions au terme de nos peines, nous cherchions vainement à percer l'épais horizon où dormait la chaîne tant désirée. Et notre espoir allait encore être déçu !... Malédiction ! Voilà six semaines que je cours par toute l'Allemagne, sans que le temps ait cessé de me persécuter ! Durant la moitié de mon voyage, il m'a fallu contempler les merveilles de la nature à travers un rideau de pluie, ou les deviner sous leur voile de brume. J'ai marché dans la crotte, bravé les averses, affronté les tempêtes, pénétré dans les nuages, et le ciel impitoyable n'a point récompensé ma noble ardeur. Le soleil daignait-il paraître, c'était un astre pâle, blême, refroidi, que les frimas de la nuit avaient glacé et qui, pompant nonchalamment la rosée des prairies et des montagnes, ne trouvait pas la force de l'aspirer jusqu'à lui et laissait paresseusement flotter le brouillard dans le vide ; ou bien, c'était un disque éclatant, dont les rayons brûlants nous grillaient sans pitié et dont la splendeur éblouissait le paysage, qui s'abritait sous une imperméable buée d'azur. J'aime la lumière, la chaleur, la vie, le ciel toujours bleu, la terre sans cesse ensoleillée, les vallées souriantes, les montagnes déridées, les tableaux sans bornes, la nature infinie et majestueuse ! Voilà pourquoi j'adore le midi, tandis que je ne fais que vénérer le nord. Mais le nord a bien ses charmes aussi, quand il plaît à Phébus de l'enflammer aux feux de ses rayons. Fantaisie

trop rare, qu'il ne se permet qu'avec une ladre parcimonie ! Il y a peu d'instant, nous pouvions croire à une journée splendide, à une atmosphère diaphane : quelques minutes ont suffi pour que tout espoir soit perdu ! Et, comme si la nature, cruelle marâtre, eût voulu se réjouir de notre chagrin, elle s'est parée de ses plus riches atours afin de nous séduire, et, maintenant, elle s'en dépouille méchamment, au moment où nous comptons nous extasier devant la splendeur de ses appas !

Je n'ai point foulé du pied la cime de la montagne, que mes regards se portent instantanément vers le sud. C'est là que sont les Alpes ! Je ne vois, hélas ! que des profils à peine estompés, un vapoureux et mystérieux horizon, derrière lequel les géants de l'Helvétie élancent leurs arêtes colossales. C'est tout ! Le ciel moutonnant s'entr'ouvre, cependant, à diverses places, montrant çà et là la voûte azurée par des trouées d'argent. Je me tourne alors vers l'Orient, l'esprit plein des souvenirs que la Bavière méridionale a gravés dans mon âme : ses têtes effilées se dessinent timidement à travers une gaze légère, pendant que je maudis la sotte pudeur qui les empêche d'étaler à mes yeux leurs formes merveilleuses dans leur adorable nudité. A l'Occident, les Vosges, plus chastes encore, se sont enveloppées dans un épais manteau de brouillard, laissant à peine soupçonner leurs croupes pesantes, et dont les derniers plis, aux mailles peu serrées, nous montrent la plaine rhénane comme à travers un mince rideau de tulle. La Forêt Noire est heureusement moins pudibonde ; elle expose à nos yeux satisfaits sa séductrice beauté avec une simplicité, avec une franchise qui nous plaisent. Pas un de ses pics, qui ne soit entièrement libre et n'exhibe ses gracieux contours : le Belchen, dont, cependant, la tête dénudée accroche déjà les gros nuages passant auprès d'elle, le

Koelgarten, l'Herzogenhorn, le Kandel, la Hornisgrinde, le Schauinsland, le Todtenmann et mille autres crêtes. Toutes ces cimes affectent les dessins les plus variés : elles onduleut comme les vagues immenses de l'océan, s'arrondissent comme des ballons gigantesques près de s'élever dans les nues, ou s'effilent comme des cônes monstrueux entassés là par les Titans pour crever le ciel ; elles se colorent de toutes les teintes, se capitonnet dans un noir manteau de pins, qui paraît de velours, se dorent sous les riches moissons que le soleil illumine, ou verdoyent sous leurs joyeux vêtements de prairies ; ou bien, elles entr'ouvrent leurs flancs de cent manières diverses, tantôt découpant des vallées lugubres et sauvages, sur les versants desquelles les nuages marquent de grandes taches d'ombre mobile, tantôt s'élargissant et se déroulant en pentes douces vers d'aimables vallons, où les rivières murmurent et scintillent comme des bijoux d'argent, tantôt se creusant à peine et composant des plateaux ondoyants, dont les flots marquetés sont de champs, de prés ou de bois ; — ou bien, elles se parent de mille points nuancés, qui sont de pittoresques chalets, de brillants étincelant dans l'immensité, qui sont les clochers de fer blanc plantés aux crêtes des montagnes, de taches rouges, blanches, qui sont des hameaux blottis dans la profondeur des vallées ou juchés au sommet des hautes terres, au milieu de guirlandes de verdure ou d'arbres fruitiers. Le tableau n'est point celui que nous avions espéré : il n'en est, toutefois, pas moins admirable.

Le Feldberg — un nom de montagne très répandu en Allemagne — a 1495 mètres de haut. C'est la cime la plus élevée de tout le massif de la Forêt-Noire. Elle forme un vaste plateau, légèrement arrondi, recouvert d'une herbe soufriteuse et piqueté çà et là, vers son pourtour, de quelques arbustes rabougris de la famille

des pins rouges. De ce plateau partent diverses branches, dont les plus importantes tracent la grande chaîne du Schwarzwald, courant du sud-ouest au nord-est du grand-duché et dont les nombreuses ramifications dessinent le réseau compliqué qui recouvre tout le pays.

Le Feldberg n'est point qu'un observatoire grandiose, c'est aussi une riche colline, dont de luxuriantes forêts emmaillotent les flancs fertiles. Ses bois touffus réunissent les essences les plus précieuses des contrées septentrionales : le sapin (*pinus abies*) en pare les sommets les plus élevés ; le hêtre y croît à des hauteurs inconnues dans tout autre partie de l'Allemagne : on en voit encore à la hutte de Todtnau, à 1321 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que son altitude moyenne ne dépasse guère 1200 mètres. Sa flore n'est pas moins variée ; pour les botanistes, je dirai qu'on y rencontre la *Veronica saxatilis*, la *Viola palustris*, la *Gentiana lutea*, la *Saxifraga stellaris*, la *Soldanella alpina*, la *Ribes alpinum*, l'*Urtica amplexifolia*...., tous noms bien barbares pour toi comme pour moi, mais qui feront pâmer d'aise les modernes émules du grand Linné.

Une tour en couronne le faite : elle a douze mètres de haut, est hérissée de pierres saillantes, ceinte de créneaux, et se montre sous un très bel aspect, à telle enseigne qu'elle serait tout bonnement charmante, si elle ne présentait le défaut d'être toujours soigneusement fermée. Malheur à celui qui n'aura pas eu la prudence d'en réclamer la clef à l'une ou l'autre de ces huttes disséminées dans la montagne : il se morfondra à ses pieds et en médira peut-être. Il aura tort, car elle a fort grand air dans son aérienne solitude, et, d'ailleurs, elle lui apprendra toujours quelque chose. Buffon a dit, je crois, que le babillage d'un fou n'était pas sans profit. Une tour ne peut être folle ; ne sera-t-elle donc pas, à

plus forteraison, capable de nous instruire ? Elle ne nous dirait que l'amour de la nation pour son chef bien-aimé que ce serait déjà quelque chose ; et cet aveu, elle nous l'offre bien volontiers. Son acte de naissance, gravé sur le linteau de sa porte, n'est, en effet, qu'un hommage de respect et de dévouement rendu au grand-duc Frédéric. Je le copie textuellement :

20 sept. 1856.

*Zum andenken an die Vermählung des
Grossherzogs Friedrich von Baden
mit*

*der Prinzessin Luise von Preussen
Das Landamt Freiburg u. die Aemter St-Blasien
u. Schoenau.*

20 sept. 1856.

*En souvenir du mariage du
Grand-duc Frédéric de Bade
avec*

*la Princesse Louise de Prusse.
L'arrondissement de Fribourg et les cantons de
Saint-Blaise et de Schoenau.*

Le plateau du Feldberg se rétrécit pour se prolonger vers l'est, formant une large crête longue d'un kilomètre environ et ouatée de bruyère, de gazon, où paissent de nombreux troupeaux. Cette crête se brise tout à coup et, d'une part, tombe à pic d'une hauteur de plus de trois cents mètres, tandis que, d'autre part, elle redescend une pente escarpée vers un second plateau, qui porte l'hôtel du Feldberg. L'endroit où elle s'est rompue a nom « Seebuck », « Dos du lac », appellation empruntée à la mare endormie au fond de l'abîme, dans une excavation de la montagne, comme une immense tache d'encre dans

un cadre de sombres sapins. Ce lac, le Feldbergersee, grand de quatorze arpents, a un aspect terrible, sauvage. Noir comme l'aile du corbeau, il réfléchit les silhouettes échevelées de son obscure ceinture, tremblotant à la base des rochers sinistres qui dessinent autour de son miroir un monstrueux entonnoir de granit brisé d'un seul côté. Notre lac profite de cette échappée pour laisser écouler ses eaux, qui se précipitent impétueusement dans le Baerenthal sous le nom de Rothwasser, puis de Seebach, puis de Gutach, puis de Wutach, dénomination qu'elles conservent jusqu'à leur union avec le Rhin, auprès de Waldshut. Mais nous ne pouvons les suivre aussi loin ; revenons plutôt en arrière. Le paysage est ravissant. Moins étendu que du sommet de la montagne, il revêt une grâce, un charme indéfinissables : la vallée des Ours frétille dans la verdure, gaie, joyeuse, ensoleillée, pleine de sève, de lumière, avec son ruban d'argent, ses noirs îlots de sapins, ses chalets aux vitres de diamants, ses campagnes épanouies et son lac de Titisee, dont le cristal se fond dans un tableau aussi riant que coquet.

Nous sommes en quelques instants au Feldbergerhof, un ancien temple consacré à Diane par les Nemrods de la contrée. Le nombre des touristes augmentant chaque année tandis que celui des pauvres victimes à poils ou à plumes diminue de jour en jour, les habiles chasseurs ont jugé sage de céder leur palais à quelque aubergiste du canton. C'est que le siècle n'est plus où l'on se mettait en règle avec le ciel et où l'on faisait son testament avant de prendre le chemin de la province voisine. Des routes comme nul pays n'en possède, pas même la Suisse, sillonnent la forêt toute entière, mènent le voyageur là où l'entraînent ses goûts ; la vapeur l'emporte d'un bout du pays à l'autre ; des landaux l'enlèvent dans les airs le long des spirales enroulées autour des

montagnes. Qui résisterait encore aux appels de la curiosité, quand nul danger ne menace et qu'on n'a plus guère à compter avec sa bourse. Un jour viendra où chacun fera son petit tour du monde, comme nos jeunes mariés ont leur promenade en Italie. Quinze jours passés dans une poétique péninsule, des hôtels confortables, des repas plantureux, un vin chanté par Horace, un express de Paris à Naples et de Naples à Paris, une ascension du Vesuve en chemin de fer, tout cela pour quatre cents francs ! N'est-ce pas prodigieux ? Qui n'a pas un franc dix centimes à mettre journallement de côté ?

Mais me voilà loin du Feldberg et de son ancienne maison de chasse. Le temps en a fait une auberge : est-ce à dire qu'elle n'est plus digne de sa mission d'autrefois et que la montagne, veuve de gibier, fait la nique aux tireurs ? Que non ! Le Feldberg n'a pas encore perdu sa vieille réputation de colline giboyeuse. L'élan, l'auroch, le lynx, les ours, ont, il est vrai, disparu, mais le nom de « *Baeren* » que porte la riantة vallée voisine. — Le dernier d'entre eux mourut en Thuringe en l'an 1686. — Mais, à défaut d'aussi féroces habitants, notre montagne sert encore de demeure à bien des hôtes avoureux, que la balle des Nemrods abat avec bonheur, le cerf, le chevreuil, le lièvre.... Il n'y a qu'un instant, je vis tournoyer au-dessus du lac un aigle à la puissante envergure ; l'alouette monte vers les cieux en chantant sa gloire du Seigneur ; le coq de bruyère appelle sa femelle de son cri perçant ; les perdrix et les cailles abotent dans les sillons cultivés de la montagne. Un chasseur peut-il désirer davantage ? Notre âge n'est plus aux exploits cynégétiques des siècles passés, et ces carnages monstres, tels que ceux de l'électeur Jean Frédéric de Saxe, qui, durant son règne, ne tua pas moins de deux cent huit ours, deux cents lynx et trois mille cinq cent quatre-vingt-trois loups, sans compter le

menu fretin, nous semblent appartenir aujourd'hui au domaine de la légende. Le gibier manque-t-il, d'ailleurs, le Feldbergersee sourit au tireur déconfit, l'engageant à déposer le fusil pour la ligne et la mouche, car ses truites sont réputées excellentes. Des truites dans les nuages, à 1113 mètres de hauteur, n'est-ce point encore une des surprises de cette féerique Forêt-Noire ? Et tandis qu'il bat les ravins ou amorce son hameçon, l'air coule vif, bienfaisant, infusant dans ses veines la force et la vigueur. C'est dire que le Feldbergerhof a plus que des admirateurs, qu'il compte aussi des amis dévoués, qui viennent y chercher et le plaisir et la santé.

Divers chemins redescendent du Feldberg dans les vallées voisines ; on n'en compte pas moins de sept à huit. Celui que nous avons choisi va nous mener à l'hôtel Stern, au sortir du célèbre défilé de l'Hoellenthal. Ce n'est peut-être pas le plus beau, ce n'est pas à coup sûr le plus rapide, mais, il aboutit à l'un des sites les plus pittoresques de la Forêt-Noire.

Dieu ! quel épouvantable sentier. Il franchit des ruisseaux, se mouille aux perles des cascades, patauge dans la tourbe, s'enfonce à travers un bois de pins rabougris, aux troncs tordus, aux branches dénudées et entrelacées, fuit sous les palmes de fougères géantes et parvient, enfin, à une méchante chaussée nouvellement empierrée, dont les cailloux aigus coupent impunément nos bottines ou nous déchirent les pieds.

Nous nous engageons, alors, dans un vallon désert, tapissé de prairies et couronné de maigres forêts. Un paysan nous a dit : « Allez toujours tout droit ; puis, tournez à gauche ; puis, revenez à droite ; puis, reprenez encore la gauche ; courez quelque temps devant vous ; penchez un peu vers l'ouest ; redescendez sous bois ;

remontez le mamelon de droite et glissez le long de la pente que vous rencontrerez ensuite : vous trouverez un chalet et vous demanderez votre chemin. » Tout cela est on ne peut plus clair. Avec de pareils raisonnements, on contournerait la terre sans craindre de se tromper d'une semelle. Aussi n'imaginerait-on pas la certitude avec laquelle nous allions ! Tout chemin avait disparu. Parfois, l'herbe foulée dessinait à travers sa grasse et humide toison comme des rigoles de verdure, qui conduisaient à de grossières clôtures que nous préférons franchir plutôt que de nous détourner de notre voie et d'allonger le chemin. Milady était particulièrement habile dans ce genre d'exercice : on eût dit une belle nymphe chasseresse habituée à enjamber les haies et à sauter les ruisseaux. Quant à milord, il ne quittait pas sa boussole et ses cartes des yeux, épiait les oscillations de l'aiguille aimantée avec l'inquiétude du matelot qui voit son navire dévier de la route du port.

Un chalet apparaît enfin : nous nous y précipitons et le fouillons de toutes parts.... Rien, si ce n'est un fidèle molosse qui menace de nous happer les mollets, deux chaises boiteuses, chancelant devant l'âtre éteint, et un lit enfoui sous d'amples rideaux de cotonnade. De paysans, point.

Cependant, il commence à se faire tard ; aussi continuons-nous promptement notre course aventureuse. Milady a pris ses bottes de sept lieues ; milord souffle, grogne, mais marche à grands pas.

— Or ça ! que disiez-vous donc que les routes de la Forêt-Noire formaient des chemins modèles et que douces promenades ou ascensions élevées étaient synonymes.

Pris en flagrant délit d'erreur, je ne répondais rien. Milady vint à mon secours :

— L'exception confirme la règle, dit-elle sentencieusement.

J'allais la remercier, quand des voix d'hommes arrivèrent jusqu'à nous. Nous écoutâmes : on se querellait, on criait, on hurlait presque, car l'Allemand qui crie, hurle. Étaient-ce des brigands occupés à se partager les dépouilles de voyageurs, ou de braves paysans que quelque futile contestation animait? Fallait-il nous montrer ou nous tenir cois? Nous avançâmes résolument. Une route se découvrit aussitôt. Des terrassiers la nivelaient; des bûcherons abattaient la forêt devant elle afin de lui tailler un passage; deux d'entre eux plaisantaient et riaient à gorge déployée : telle était la cause de tout ce tapage. Nos assassins se montraient sous l'aspect d'honnêtes ouvriers du grand-duc, occupés à percer à travers les collines un chemin qui permit d'atteindre la base du Feldberg en voiture. Parbleu! pouvait-il en être autrement? Une mauvaise route dans la Forêt-Noire, c'est comme une laide femme dans le paradis des Turcs. A peine Allah a-t-il surpris quelque défaut chez l'une ou l'autre de ses virginales houris, qu'il s'en débarrasse au plus tôt; le gouvernement grand-ducal aperçoit-il quelque sentier raboteux, il l'égalise, l'aplanit, s'il ne le fait disparaître et ne construit en son lieu et place une bonne et commode chaussée.

Ce chemin n'était malheureusement qu'en voie de construction, si bien que nous l'abandonnâmes aussitôt après l'avoir touché. Quelques chalets nous servirent alors de jalons; mais, lorsque nous les eûmes dépassés, nous nous trouvâmes en présence de tant de poteaux indicateurs que nous faillîmes en perdre la tête. Tout à l'heure, nous divaguions au hasard; à présent, l'abondance des renseignements trouble notre pauvre cervelle! C'est en vain que nous cherchons tous ces noms sur notre carte.

que faire? La boussole de milord sera de nouveau notre déesse protectrice. Encore une fois elle nous conduit dans le bon chemin. Hélas! ce ne fut pas sans peine. Il y avait plus de trois heures que nous avions quitté le Seebuck, quand nous arrivâmes au pauvre hameau d'Alberbach.

Au fond d'un superbe vallon poudroie une blanche auberge, l'hôtel Stern. La route, peu soucieuse de se briser la tête en se laissant choir vers elle, redescend timidement le versant des collines, si timidement qu'elle ne met pas moins d'une heure à l'atteindre. Pressés par la nuit, nous prenons la sente des bûcherons. Elle nous paraît bien un peu rapide, mais, bah! il y a assez longtemps que nous courons les montagnes pour être habitués aux mauvais pas. Des gens du village nous font, il est vrai, des gestes désespérés; à en croire leur pantomime, nous suivrions au moins le chemin de l'enfer. C'est, sans doute, milady qui les effraye; ils ne connaissent ni son audace ni son courage. Notre parti est pris; il n'y faut plus revenir....

Mais voilà bien une autre affaire! On est occupé à déboiser la montagne et les colosses tombent sous les coups de la cognée, dont le sifflement emplit la forêt de notes stridentes; leurs cadavres immenses se précipitent avec fracas à travers les arbrisseaux qu'ils broient sans pitié, indifférents à leurs gémissements de douleur. Les braves montagnards nous ont heureusement aperçus: ils suspendent leurs travaux et nous font signe d'avancer. Et nous avançons, ou, du moins, nous tentons d'avancer, car la colline, bouleversée de fond en comble, est recouverte d'écorces, de branchages, d'éclats de bois, d'arbustes brisés, au milieu desquels nous avons peine à nous couler, quand nous n'enfonçons pas jusqu'à la ceinture dans des trous pleins de ronces et d'orties ou débordant de

tourbe fangeuse. Oh! pauvres jambes de milady, que vous dûtes souffrir ce jour-là! Ou bien, un sapin monstrueux, écorcé, luisant, gluant de sève et de résine, se met en travers de notre route, au point de nous barrer tout passage. Nous le franchissons avec prudence, nous soutenant l'un l'autre, craignant à chaque seconde de glisser le long de son tronc gras et lisse. Et, l'opération terminée, nous la recommençons aussitôt, car d'autres sapins, aussi épais, aussi polis, aussi perfides, se dressent sans cesse devant nous. On ne se figure pas la grosseur des arbres de la Forêt-Noire, quand on ne les a point enjambés! Nous marchons, d'ailleurs, avec la plus grande attention, nous suspendant aux branchages, lorsqu'ils nous semblent assez puissants pour nous soutenir, nous accrochant aux ronces, effleurant de la pointe du pied les pierres que notre œil entrevoit à travers le fouillis de bois mort, et n'évitant qu'au prix de mille détours les trous visqueux dans lesquels nous manquons, à tous moments, de nous embourber.

Nous n'employâmes pas moins d'une demi-heure pour effectuer cette descente, qui, généralement, n'exige que cinq à six minutes. Lorsque nous fûmes au bas de la montagne, nous nous regardâmes tous trois : nous étions égratignés, boueux, crottés, déchirés. Milord se tourna vers moi :

— Eh bien! vous vouliez des sentiers escarpés. En voilà, j'espère!

Mais la belle auberge de l'Etoile resplendissait à nos pieds, si fraîche, si avenante avec ses coquettes dépendances, ses gracieux pavillons plantés à chaque arête des collines, que le paysage séduisit milord et qu'il oublia bien vite sa mauvaise humeur.

L'auberge de l'Etoile, repose à 720 mètres de haut, dans un gai renflement de la superbe vallée de la Dreisam, à la sortie de l'Hœllenthal, du

val de l'Enfer, et aux pieds des admirables lacets de l'Hoellensteig. Son incomparable situation, son antique réputation, l'affabilité de son hôte, ses splendides promenades, la gorge grandiose de la Ravenna qui débouche à quelques pas de ses bosquets, y attirent, chaque année, un nombre toujours croissant de touristes, que souvent elle ne sait loger malgré les vastes et beaux chalets qui l'entourent. Il est peu d'étrangers qui passent à Fribourg sans lui rendre visite, car il en est peu qui ne veuillent connaître ce célèbre défilé de l'Hoellenthal, comparable aux passes les plus sauvages du Tyrol et de l'Helvétie. Jadis un sentier de chevriers osait à peine s'y aventurer en tremblant; aujourd'hui les diligences grand-ducales le descendent au grand trot de leurs quatre chevaux et des postillons téméraires font redire au granit le clic clac tapageur de leurs longs fouets. Cefut à l'occasion du mariage de Marie-Antoinette avec Louis XVI que cette route merveilleuse fut créée. Elle servit à l'entrée de la belle archiduchesse sur cette terre de France, d'où elle ne devait plus revenir. Vingt-six ans après, Moreau y effectuait sa fameuse retraite, que chacun admire encore aujourd'hui comme l'une des plus remarquables qu'ait enregistrées l'histoire. Une infernale sauvagerie, le passage d'une reine que la révolution conduisit à l'échafaud, le nom d'un des plus grands généraux du siècle dernier, que fallait-il de plus pour illustrer cette route à jamais mémorable? Le paysagiste la contemple avec émotion; le stratégiste, comme l'ingénieur, l'examinent stupéfiés; mais moi, qui ne suis ni l'un ni l'autre, je ne l'ai pas vue! J'étais à son seuil; trois quarts d'heure de promenade me menaient au centre de ses merveilles, et j'ai résisté, et j'ai marché droit devant moi, et j'ai poursuivi mon chemin! C'est que les premières ombres commençaient à emplir la vallée; l'obscurité tombait des montagnes en masses épaisses:

une heure encore, et la Forêt-Noire serait enveloppée d'un voile impénétrable. Or, nous avons décidé de loger ce soir au Titisee. Cette précipitation est forcée, mes compagnons devant regagner l'Angleterre. Ils n'ont, d'ailleurs, prolongé leur voyage, que pour terminer la course entreprise avec moi. Une visite à l'Hœllenthal leur causerait encore un jour de retard. Faut-il sacrifier mes bons amis au bonheur de voir un défilé? Il n'y a pas à hésiter! J'écoute toujours la voix du cœur avant de tendre l'oreille à celle des yeux. Partons!

Nous voilà donc remontant tristement les courbes suspendues de l'Hœllensteig. Vues de leur base, elles apparaissent comme une succession de terrasses superposées, destinées à porter chevaux et piétons du val de l'Enfer au faite de la colline qui le ferme; de leurs rampes, elles se présentent semblables à de gigantesques balcons, d'où le spectateur émerveillé admire une toile sans rivale. Il est sept heures; les nuages se sont dissipés; le ciel est d'une incomparable pureté. Le disque empourpré du soleil couchant enflamme l'Occident et montre sa face embrasée derrière les sombres montagnes de l'Hœllenthal, découpant leur noir profil sur ce fond éclatant. On croirait apercevoir un terrible incendie entre ces murs de granit et de porphyre. Au premier plan, les collines nagent dans un bain d'azur, qui les unit harmonieusement, et l'auberge de l'Etoile sort des flots éthérés comme un bijou de naere, tandis que la petite chapelle d'Oswald, accrochée aux flancs de la forêt, émerge gracieusement de son cercle de verdure. C'est un tableau magique, le plus beau peut-être que je vis dans le grand-duché. Frères, si vous passez par l'Hœllensteig, ne manquez point d'y saluer Phébus, quand il gagne sa couche.

Il faisait tout à fait nuit, lorsque nous atteignîmes le sommet du passage, à 879 mètres au-dessus du niveau

de la mer. Nous marchâmes dans l'obscurité pendant une heure environ, tantôt entrevoyant, à notre droite, le village d'Hinterzarten, collé contre les versants de noires collines ; tantôt plongeant nos regards dans le vallon de Winterhald, le lit d'un lac desséché ; tantôt cherchant à découvrir la tête géante du Feldberg, que nous apercevions de temps à autre comme un fantôme gigantesque dressé au-dessus des cimes voisines. De nombreuses voitures, pleines de gens du pays, gagnaient Fribourg au grand trot de leurs chevaux, dont le battement régulier du sabot sur le dur macadam allait mourant dans l'abîme où l'attelage s'engouffrait, en même temps que le son argentin de leurs grelots. Notre route bifurqua : l'une de ses branches, celle de gauche, fuyait vers Donaueschingen, celle de droite, vers Neumark. Nous suivîmes cette dernière : un troisième rameau s'en détacha bientôt et nous porta dans le bas du vallon. Nous vîmes aussitôt briller vingt feux à travers la profondeur de la nuit : c'était l'auberge du Titisee, dont nous bénîmes l'apparition, car nous avions quitté Todtnau depuis six heures du matin et nous n'avions pas fait moins de quarante-cinq kilomètres à travers les montagnes et les ravins.